

# Le souvenir et l'oubli

---

par  
Francis Python

«Le commémorant n'est pas un nostalgique, c'est un militant de l'actuel.»<sup>1</sup>

Cette phrase justifie les travaux de ce colloque et précise l'enjeu de tout geste commémoratif<sup>2</sup>. La mémoire – individuelle et par analogie la mémoire collective – est le présent du passé et, selon Ricœur<sup>3</sup>, c'est à travers l'expérience du présent que la mémoire relie le passé au futur, temps du projet et du désir.

Mais l'équilibre est instable entre conservation des souvenirs et oubli. C'est l'interaction entre conservation et oubli qui constitue précisément la mémoire, selon Tzvetan Todorov<sup>4</sup>. Chez certains peuples, particulièrement en Occident, on déplore un déficit de mémoire et un excès d'oubli alors que dans les Balkans, par exemple, l'excès de mémoire déstabilise les sociétés en les bloquant dans les souvenirs conflictuels.

■  
<sup>1</sup> SABATIER et al. 1994, p. 183.

<sup>2</sup> SABATIER et al. 1993, pp. 199-220.

<sup>3</sup> RICŒUR 1996, p. 18.

<sup>4</sup> TODOROV 1995, p. 14.

Dans quelle mesure les historiens qui tiennent leur partition dans les commémorations de 1798 et de 1848 trouvent-ils un point d'équilibre et sont-ils entendus? Plus crûment posée, la question est double. Comment l'historiographie, partie de la mémoire collective, gère-t-elle le difficile équilibre entre souvenir et oubli, s'agissant du devenir national ou cantonal, et comment parvient-elle à faire entendre sa voix critique?

Cette démarche ne vise pas à fournir des réponses mais, en ouverture des exposés, à réfléchir sur le rôle dévolu aux historiens dans ces commémorations, en se basant sur deux paradoxes développés par des penseurs assez différents.

Selon Ernest Renan, un positiviste conservateur devenu au lendemain de la défaite française un républicain de raison et l'apologiste d'une conception élective de la nation s'opposant à des conceptions déterministes, la maîtrise du passé joue un rôle fondamental dans la constitution d'une nation. Relisons son texte célèbre de 1882, intitulé «Qu'est-ce qu'une nation?» :

*Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore. Elle suppose un passé; elle se résume pourtant dans le présent par un fait tangible: le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune. L'existence d'une nation est (pardonnez-moi cette métaphore) un plébiscite de tous les jours*<sup>5</sup>.

Ou encore :

*La nation, comme individu, est l'aboutissement d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime; les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale*<sup>6</sup>. Et pourtant, quelques pages plus haut, Renan n'hésite pas à prôner l'oubli :

*Or l'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun et aussi que tous aient oublié bien des choses. Aucun citoyen français ne sait s'il est Burgonde, Alain, Taïfale, Wisigoth; tout citoyen français doit avoir oublié la Saint-Barthélemy, les massacres du Midi au XIII<sup>e</sup> siècle*<sup>7</sup>.

Renan va même jusqu'à contester l'apport d'une histoire conçue comme scientifique : *L'oubli, et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation, et c'est ainsi que le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger. L'investigation historique, en effet, remet en lumière les faits de violence qui se sont passés à l'origine de toutes les formations politiques, même de celles dont les conséquences ont été les plus bienfaisantes*<sup>8</sup>.

Il faut faire la part des circonstances dans ce texte destiné à galvaniser un renouveau national. Il n'empêche que la défiance envers l'investigation historique est clairement affirmée et qu'elle est largement répandue dans toute construction nationale qui préfère s'appuyer sur des mythes.

Dans cette perspective, il importerait de revoir comment des générations d'historiens de notre pays ont participé à la construction d'une mémoire collective en prodiguant l'oubli et en tablant leurs récits sur des mythes. Plus concrètement, quels furent les oublis soigneusement entretenus ou masqués par d'autres faits ou par des mythes concernant la période allant de 1798 à 1803 ou, plus largement, de 1798 à 1848?

On veillera à ne pas jouer au juge d'instruction dans un procès où le péché d'anachronisme est une perpétuelle menace. Il convient d'avoir toujours à l'esprit que si les faits sont bien ineffaçables, le sens qu'on leur donne n'est pas univoque et que leur interprétation peut varier en fonction du présent de l'historien et même du futur – ce que Koselleck appelle «l'horizon d'attente»<sup>9</sup> – qui conditionne le

5 RENAN 1992, p. 55.

6 *Idem*, p. 54.

7 *Idem*, p. 42.

8 *Idem*, p. 41.

9 RICŒUR 1996, p. 25.

regard de l'analyste et celui de la société environnante.

Il ne s'agit pas de se scandaliser de l'oubli ou des contraintes opposées aux investigations de l'historien mais de les considérer comme les effets normaux des mécanismes de contrôle de la mémoire collective où l'historiographie n'est pas seule en cause. Le rôle de cette dernière paraît modeste. Il est en définitive de ménager un espace de vérité et de liberté à propos des faits, de leur explication et de leur interprétation. L'historien doit respecter les sources mais il peut, selon Ricœur :

*se reporter en imagination à un moment quelconque du passé comme ayant été présent et ouvert sur un avenir incertain*<sup>10</sup>.

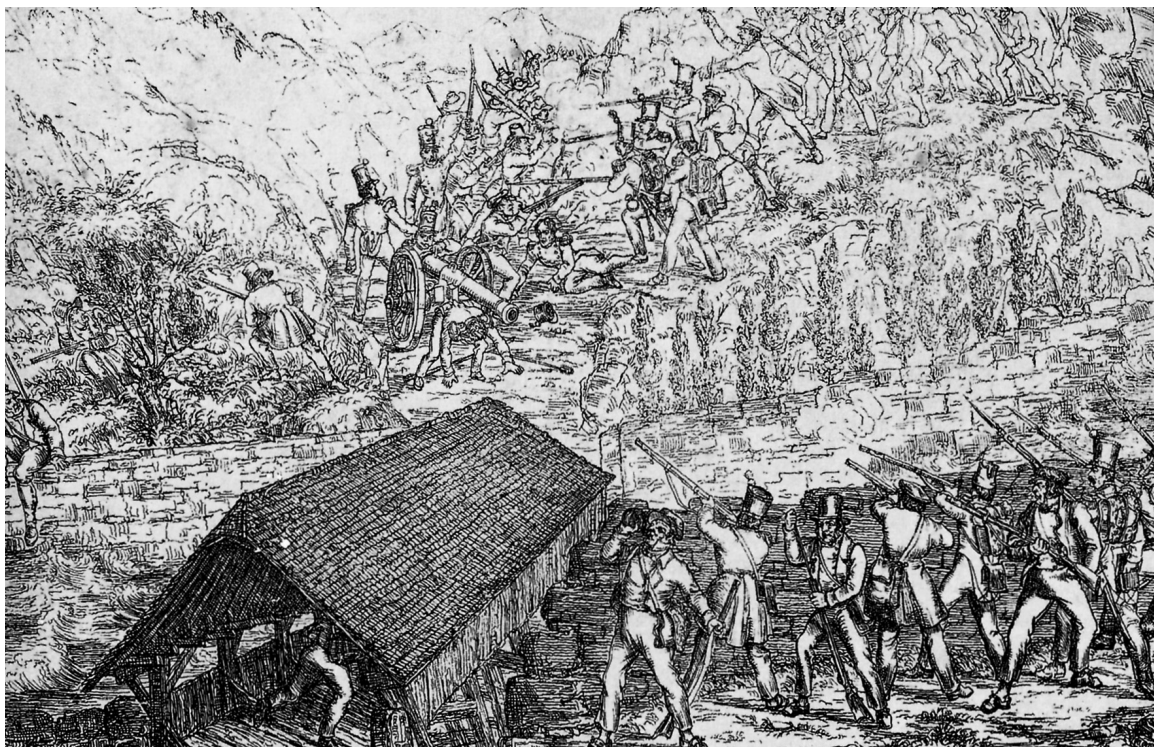
L'historien peut et a même le devoir de s'interroger sur la pertinence d'un pseudo-déter-

minisme historique en réintroduisant rétrospectivement de la contingence, ce qui n'avait pas manqué aux acteurs réels d'un moment déterminé.

Il ne s'agit pas tant pour l'historien de refuser l'oubli inéluctable mais plutôt de jouer avec les possibles sens de ce qui a été, en fonction des progrès de nos connaissances, des attentes du présent et des visées du futur. Dans cette perspective, l'éclairage donné à l'action des révolutionnaires de 1798, étrangers ou indigènes, variera beaucoup en fonction du moment de l'analyse: construction d'une idéologie nationaliste, défense nationale spirituelle, ou ouverture des frontières sur un projet d'union européenne.

Dans ce travail historiographique de déconstruction des déterminismes, un paradoxe

10 RICŒUR 1996, p. 25.



Combat du Trient, 1844  
(Almanach Disteli 1845, Gattlen I, n° 1721)

avancé sous forme d'hypothèse par l'historien des concepts, Reinhart Koselleck, mérite attention. Le mieux est de citer plusieurs passages d'une formulation dont on évitera de durcir la signification car son auteur se méfie des conclusions aventureuses qu'on en pourrait tirer. Selon le sous-titre d'une de ses contributions il oppose «l'histoire [*Geschichte*] des vainqueurs, à l'historiographie [*Historie*] des vaincus»<sup>11</sup>.

*C'est un principe d'expérience qui se laisse toujours vérifier que de dire que l'histoire est faite par les vainqueurs à court terme, que ceux-ci pourraient éventuellement la maintenir à moyen terme, mais qu'ils ne sauraient en aucun cas la dominer sur le long terme*<sup>12</sup>.

Exprimée d'une autre manière, son hypothèse est la suivante:

*Du côté des vainqueurs, l'historien est facilement enclin à interpréter un succès remporté à court terme par une téléologie ex post de longue durée.*

*Il en va tout autrement des vaincus. Leur expérience primaire consiste tout d'abord en ceci que tout est arrivé autrement qu'ils ne l'avaient prévu ou espéré. Pour peu qu'ils se mettent à réfléchir méthodiquement, ils sont confrontés à une indigence de preuves encore plus grande lorsqu'il s'agit d'expliquer pourquoi une chose est arrivée autrement qu'on ne l'avait prévu. Ce qui peut les conduire à rechercher les causes à long et à moyen terme qui pourraient inclure et peut-être expliquer le hasard de leur surprise singulière. Elle ne manque donc pas d'intérêt l'hypothèse selon laquelle des jugements (attestant d'une durée supérieure et, par là même, d'une force explicative plus grande) pourraient précisément naître des gains d'expérience singuliers imposés aux vaincus. A court terme, il se peut que l'histoire soit faite par les vainqueurs mais, à long terme, les gains historiques de connaissances [Historie] proviennent des vaincus*<sup>13</sup>.

Koselleck établit cette hypothèse à partir de nombreux exemples tirés de l'histoire de l'Antiquité et des Temps modernes qui vont dans son sens mais il estime que les Allemands vaincus en 1918 ont été incapables durant l'entre-deux-guerres d'engager une telle recherche historique ce qui empêche de dire, selon lui, que «toute histoire écrite par les vaincus est plus fructueuse»<sup>14</sup>.

Appliquée à l'histoire de notre pays, l'hypothèse de Koselleck est assez stimulante. Ne pourrait-on pas dire que les vaincus de 1798-1803, à savoir ceux qui ont voulu révolutionner ou remodeler la Confédération, ont généré une historiographie qui, sur la durée des troubles institutionnels allant de 1798 à 1848, a pris en compte les facteurs profonds du changement alors que les fédéralistes, vainqueurs en 1803 et surtout en 1814-1815, ont produit une lecture historique à courte vue qui s'est soldée par l'échec de 1847?

L'application de l'hypothèse de Koselleck est plus périlleuse pour 1848 et la mise en place durable de l'Etat fédéral. Elle doit tenir compte de plusieurs durées et de plusieurs espaces internes qui se superposent en fonction de la culture politique fédéraliste du pays.

On pourrait soutenir que sur le court terme, les vainqueurs de 1848 imposent leurs lectures des événements de la guerre civile et que la correction centralisatrice de la constitution en 1874 parachève le cycle de 1848. Les vaincus sont sous le choc et ne parviennent pas à défendre leurs points de vue.

Il en va différemment à partir des années 1880 et jusque dans les années 1940 où les vaincus font valoir une historiographie conservatrice et fédéraliste de la Suisse qui fait l'impasse sur le XIX<sup>e</sup> siècle et magnifie les origines de la Confédération en usant des mythes traditionnels de la Suisse centrale. Si l'on considère la faiblesse culturelle des vaincus de 1847 puis de 1874 (absence d'université, sociétés rurales) cette victoire à moyen terme de la vision historique conservatrice est assez déconcertante. Il s'agit vraisemblablement plus d'une

11 KOSSELLECK 1997, pp. 238-247.

12 *Idem*, p. 238.

13 *Idem*, pp. 238-239.

14 *Idem*, p. 239.

compensation idéologique que d'un gain historiographique<sup>15</sup>.

Sur le long terme une rupture historiographique s'observe dans les décennies 1960-1980. La contestation de l'histoire traditionnelle imposée entre 1880 et 1940 qui a culminé avec la Défense nationale spirituelle est alors le fait de jeunes historiens, reprenant les points de vue des minoritaires ou des vaincus. Ils obtiennent un renversement de situation en produisant une historiographie qui s'impose de plus en plus et qui place la mémoire officielle ou dominante sur la défensive<sup>16</sup>.

De manière plus particulière et peut-être plus pertinente, l'hypothèse de Koselleck s'applique sans doute dans les cantons vaincus du Sonderbund qui ont donné lieu à un bref régime radical aussitôt suivi d'une restauration conservatrice. L'inégale alternance des idéologies au pouvoir génère des gains historiographiques de poids très différents.

Les vainqueurs de 1848 n'ont pas pu mettre en place une version historique cantonale durable de leur victoire dans la guerre civile. Les vaincus, en revanche, sont parvenus à élaborer une version bien relayée par leur longue



Assassinat de Pierre de Courten, à Sierre, 1840  
(Almanach Disteli 1841, Gattlen I, n° 1572)

15 Les essais historiques d'un G. DE REYNOLD illustrent bien ce phénomène. Voir au sujet de cet auteur MATTIOLI 1997.

16 La réception de la *Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses* publiée en 1982 manifeste ce retournement qui s'est focalisé sur le chapitre de H.-U. JOST: «Menaces et repliement, 1914-1945», mais le chapitre précédent dû à la plume de R. RUFFIEUX: «La Suisse des radicaux» rompt aussi, non sans finesse, avec l'historiographie dominante.

domination politique et par des médiations scolaires efficaces. Leur version s'est ainsi profondément imposée dans les esprits pour plus d'un siècle. Mais cette historiographie cantonale dominante a été à son tour, bien que tardivement, battue en brèche. Les travaux du Groupe valaisan de sciences humaines dans les années 1970 sont peut-être l'expression de ce gain historiographique.

Le problème qui mériterait examen dans cette perspective est constitué par les rapports entretenus entre les historiographies cantonales à tonalités idéologiques diverses et l'historiographie nationale diffusée par les couches politiquement dominantes sur le plan fédéral.

Mais cela est une autre histoire!

Il reste que les mécanismes de remémoration et d'oubli ainsi que les effets de balancement entre les visions historiques des vainqueurs et des vaincus sont des phénomènes complexes que les historiens – compris ici dans le sens de «professionnels du rapport au temps» – ne dominent pas<sup>17</sup>. Soit parce qu'ils sont en concurrence avec d'autres dépositaires de la mémoire collective – question de l'usage et du bon usage de la mémoire – soit parce que celle-ci est imprévisible car liée à la liberté des individus et des peuples.

■  
17 FERRO 1986.

---

## *Ouvrages cités*

- M. FERRO, « Histoire et conscience de l'histoire », in *Mémoire et histoire. Données et débats*, Actes du XXV<sup>e</sup> Colloque des intellectuels juifs de langue française. Textes présentés par J. HALPÉRIN et G. LÉVITTE, Paris, 1986. FERRO 1986
- H.-U. JOST, « Menaces et repliement, 1914-1915 », in *Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses*, Lausanne, 1982. JOST 1982
- R. KOSELLECK, *L'expérience de l'histoire*, Paris, 1997. KOSELLECK 1997
- A. MATTIOLI, *Gonzague de Reynold. Idéologue d'une Suisse autoritaire*, Fribourg, 1997. MATTIOLI 1997
- E. RENAN, *Qu'est-ce qu'une nation et autres essais politiques*, Textes choisis et présentés par J. ROMAN, Paris, 1992. RENAN 1992
- P. RICCEUR, « Mémoire et histoire », in *Bulletin des Amis d'Emmanuel Mounier*, n° 86, octobre 1996. RICCEUR 1996
- R. RUFFIEUX, « La Suisse des radicaux », in *Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses*, Lausanne, 1982. RUFFIEUX 1982
- G. SABATIER, J. DAVALLON, P. DUJARDIN (sous la direction de), *Politique de la mémoire. Commémorer la révolution*, Lyon, 1993. SABATIER et al. 1993
- G. SABATIER, J. DAVALLON, P. DUJARDIN (sous la direction de), *Le geste commémoratif*, Lyon, 1994. SABATIER et al. 1994
- T. TODOROV, *Les abus de la mémoire*, Paris, 1995. TODOROV 1995

## IV<sup>me</sup> CHANSON.

### LE DRAPEAU FÉDÉRAL.

(Air: De la colonne.)

Signe de notre vieille gloire !  
Héritage de nos aïeux,  
Jadis aux champs de la victoire,  
Tu guidas ces cœurs généreux ; (bis.)  
D'un ennemi pusillanime,  
Avec eux tu fendis les rangs,  
Ton aspect les rendait vaillans,  
Honneur à ce drapeau sublime. (ter.)

[...]

Tu fus toujours dans notre histoire,  
Compagnon de la liberté,  
Et sur nos monumens de gloire,  
Partout nos braves t'ont planté. (bis.)  
Un parti que guide le crime,  
Ose t'insulter aujourd'hui,  
Vengeons les couleurs du Grütli,  
Honneur à ce drapeau sublime. (ter.)

Confédérés, que l'alliance,  
Soit désormais notre flambeau,  
Qu'une liberté sans licence,  
Nous unisse jusqu'au tombeau. (bis.)  
Qu'une même ardeur nous anime,  
En un même corps serrons-nous ;  
Et de concert, répétons tous :  
Honneur à ce drapeau sublime. (ter.)

F. B.

■  
Texte chanté au banquet  
du 25 septembre  
(paroles de F.B.)  
*Chants patriotiques. Hommage  
aux amis du Bas-Vallois, 1834.*

FÉLIX BONNAZ (F.B.)  
(Saint-Gingolph, 17 janvier 1814  
– 16 août 1845)  
Fils de Pierre Bonnaz (vice-syndic  
en 1822, syndic en 1839) et de  
Josette Cachat, Félix Bonnaz fait  
ses études au Collège de Saint-  
Maurice entre 1822 et 1830 et il  
y obtient plusieurs prix avant de  
poursuivre des études de médecine  
à Chambéry, puis à Turin.  
Chirurgien militaire au 1er régiment  
de la Brigade de Savoie, il  
a laissé, d'autre part, un herbier  
qui a disparu avec la maison  
familiale à la suite d'un glissement  
de terrain. Libéral devenu  
radical, il se sert de ses dons de  
plume pour composer des chansons  
d'actualité, dont neuf ont  
été conservées. Sa courte vie  
s'est achevée par des dernières  
années marquées de difficultés.

(Cf. PAUL ZUMTHOR, «Les lettres du  
chirurgien militaire Félix Bonnaz  
(1814-1845)» in *Mémoires et  
Documents* publiés par l'Académie  
Chablaisienne, Tome 54, 1961,  
pp. 43-74; *Gazette du Valais*  
du samedi 24 septembre 1921,  
«L'ombre de la liberté et l'anti-  
pactiste à la Tour de Martigny»;  
*Palmarès du Collège de l'Abbaye  
de Saint-Maurice*, années sco-  
laires 1822-23 à 1829-30);  
*Actes de la Société Helvétique  
des Sciences Naturelles* assem-  
blée à Fribourg les 24, 25 et 26  
août 1840, Fribourg, 1841,  
p. 121, Communication de  
F. Bonnaz sur une course de  
botanique dans la Vallée  
d'Abondance).  
(Chansons et informations trans-  
mises par Michel Galliker)